

# On sacrifie une fille. Ruptures et désenchantement dans la relation père/fille

**louise grenier**

**Il arrive que la part cachée du père fasse violemment surface et s'oppose au père idéal chez la fille. C'est peut-être une des figures du « père mort » pour la fille au sens où la rencontre du désir de mort du (dans le) père lui permet d'affronter ruptures et désenchantements. Dans le présent article, j'explore le thème de la fille sacrifiée via des figures mythiques, psychanalytiques et littéraires. Mon objectif est d'en repérer théoriquement les ressorts inconscients et les conséquences au niveau de la résolution du complexe d'Édipe féminin.**

« ... Le désir du pénis pousse la fillette à se détacher de sa mère et à se réfugier dans la situation œdipienne comme dans un port ».

Freud, 1923

## **Ruptures...**

Comment la fille quitte-t-elle le havre paternel après la dure traversée de la « mère », se demande Freud au sujet de la dissolution du complexe d'Édipe? Pourquoi renoncerait-elle à un père en qui coïncident l'objet sexuel et l'idéal féminin? « C'est, répond-il, à l'occasion de la survenue de déceptions amoureuses » (Freud, 1923, 1973, 117). Mais comment ces déceptions opèrent-elles pour la détacher de l'objet paternel? Il y a là une énigme de l'évolution sexuelle de la fille que Freud explique par le fait que celle-ci soit à l'abri d'une menace de castration analogue au garçon (Freud, 1932, 1978, 170). Aucun motif transcendant à cet amour n'imposerait le renoncement lequel paraît fortuit. Ainsi, le destin sexuel féminin serait plutôt dépendant des circonstances familiales, culturelles et des aléas de la relation au père.

J'ai souvent observé que certaines analysantes évoquaient le rejet meurtrier du père après une rupture amoureuse. « C'est comme si, on avait voulu me tuer » disent-elles, leurs associations les faisant ensuite remonter en direction du père œdipien. Derrière cet énoncé, qui est aussi une plainte, ne doit-on lire que les effets de la projection du désir de l'analysante? Sans doute. On peut également supposer que la reconnaissance du désir de mort du père – qu'il soit assumé par le sujet ou attribué à l'autre – constitue un des ressorts majeurs de résolution œdipienne chez la fille.

« Un père peut-il désirer sacrifier sa fille? » À priori, on est tenté de mettre la question au compte de la projection de l'analysante ou de l'auteur de ce texte. Cependant, l'interpréter uniquement comme une défense paraît réducteur dans la mesure où sont méconnus, voire sous-estimés, les effets psychiques du désir de l'Autre- au sens d'une radicale altérité- dans toute relation intersubjective.

« Un père peut-il vouloir la mort de sa fille? » On n'ose y penser mais la question insiste. De ruptures en désenchantements, le lien inconscient père/fille donne lieu à des drames parfois meurtriers dont la fille est la victime, consentante ou non. Or, le rapport amoureux est par excellence l'occasion d'une mise en scène tragique de ce lien.

C'est quand la fille devient femme, c'est-à-dire sujet d'un désir dont il est l'objet, qu'il viendrait au père l'idée de la sacrifier. Le « père » en tant que signifiant renvoie ici, soit à l'objet du désir œdipien, soit à l'autre « incarné » (au sens de Pontalis), ce dernier étant soumis à des passions narcissique, sexuelle, ou mélancolique.

Certaines analysantes, aux limites de l'hystérie et de la mélancolie se plaignent d'être l'objet de cruautés mentales ou physiques quand ce n'est pas d'exclusion ou de mépris de la part de leurs partenaires sexuels. Possédées par une pulsion (auto)-destructrice, elles imputent l'origine de cette violence subie au père.

Partant de cette observation, j'aimerais explorer différents aspects de la plainte féminine qu'on peut résumer à cette formule « mon père me sacrifie ». Dans le discours de ces analysantes, en mal du père, on ne sait trop ce qui relève du fantasme, du souvenir reconstruit ou de la réalité objective. Leur imaginaire redouble celui d'un autre qu'elle cherche tout autant à vaincre qu'à séduire. Ne pouvant se déprendre de cet espace psychique étranger, à la fois inconnu et familier, elles sont constamment en quête d'un « fragment de vérité historique » (Freud, 1896) qui confirme leur conviction intime d'avoir été sacrifiées.

Dans la cure et à travers certains mythes et biographies d'écrivaines, il semble que l'image de son immolation soit pour la fille la consécration de sa soumission au désir de mort du père. L'expérience œdipienne, loin d'être le refuge annoncé par Freud, est pour elle, le moment où elle encourt le risque de perdre sa subjectivité. Cette figure du père sacrificateur prévaut particulièrement quand, dans l'histoire objective de l'analysante, la mère est morte ou absente. Impuissant à surmonter son deuil, un père « mélancolique » aurait exigé que sa fille remplace l'objet perdu.

### **Les folles du père**

Au cœur du scénario mythique, un père « fou » sacrifie sa fille pour satisfaire un désir de conquête sexuelle ou narcissique. C'est le cas d'Agamemnon dans Iphigénie à Aulis. Père « tombé dans l'abîme », il s'apprête à égorger sa fille pour obtenir d'Artémis le droit de conquérir la cité de Troie et la belle Hélène. Iphigénie s'écrie : « Tu veux me tuer » (Euripide, 1962, 1344). Sa vénération – ou son

aliénation – lui fait ajouter : « (...) je dois accepter de mourir » (1352). Insensible aux imprécations de sa mère Clytemnestre, elle excuse son père : « C'est malgré lui qu'il m'a sacrifiée, et pour la Grèce ». (1356) Iphigénie tient à protéger son objet d'amour.

*Jeanne* est touchée par le drame d'*Iphigénie*. « Je me reconnais en cette adolescente aimant son père d'un amour si absolu qu'elle accepte de mourir pour lui ». « Elle adorait son père, ajoute-t-elle, comme moi ». Cet homme, ce « héros », objet de désir et d'identification lui aura été un havre illusoire après une lutte acharnée et vaine pour posséder la mère toujours déjà perdue.

Pour *Jeanne*, la mère, c'est l'absente, la cruelle : elle ne m'a jamais aimée, dit-elle. Se sentant délaissée, elle ne peut adresser des reproches à une femme « elle-même sacrifiée ». Dure à la tâche, surchargée de travaux, celle-ci doit, en outre, prendre soin d'une petite sœur, atteinte d'un cancer. La place de la petite fille aimée est occupée par une innocente qui se meurt sous les yeux du reste de la famille. À sa mort, au terme de souffrances insupportables, un prêtre dira que Dieu s'est servi d'elle comme paratonnerre. « C'est donc elle l'enfant sacrifiée, pas moi », dit *Jeanne*, déniaut par là sa propre détresse. Le prêtre lui semble le porte-parole d'un impératif tout-puissant qui pose la mort d'un enfant comme la condition de survie des siens.

Étouffant sa rage et son désespoir contre un Père qui exige la vie d'un enfant, *Jeanne* s'est tournée vers son père charnel. Il est tout à la fois l'objet d'un culte privé et de plaisirs clandestins. Mais, dans la réalité, celui-ci se dérobe. Un jour, elle a dix ans, à la maison de campagne, *Jeanne* voit son père tuer un chiot d'un coup de pied. L'image paternelle en est transfigurée. C'est l'autre face du père qui se dévoile, sa face violente et meurtrière. Désormais, elle se méfiera de ses sautes d'humeur.

Adolescente, *Jeanne* est belle. Les garçons lui tournent autour. Le père surveille ses fréquentations car il est inquiet du déshonneur qui pourrait rejaillir sur la famille à cause d'une grossesse accidentelle. Il lui dit : « Je me tuerai si jamais tu me reviens enceinte ». Elle refoulera donc ses désirs féminins, sa troublante sexualité.

Monique Cournut-Janin montre comment la jalousie œdipienne réactualisée et le risque d'identification à une fille désirable peut déclencher chez un père incertain de son hétérosexualité, une série de défenses à partir des fixations sadiques-anales. N'étant plus pour lui un objet phallique, la fille sera récupérée comme objet investi sous une forme de type anal, écrit-elle. On surveille ses allées et venues : « Contrôlée, maîtrisée, la fille n'est pas perdue, en même temps la problématique de la castration est évitée (...) » (1989, 122-123). « Si elle ne rentre pas, je la tue », s'écrie un père cité par l'auteure.

La fille est traitée comme une merde, voire comme une putain, à partir du moment où elle advient comme objet de désir pour un autre homme. Le père de *Jeanne*, dans un registre plus dépressif qu'obsessionnel, menace de retourner sa rage contre lui-même. L'effet en est tout autant foudroyant sur la féminité qui s'en trouve associée à la mort du père et à une dévalorisation radicale.

Seul point de fuite lors du conflit avec ce père : la double identification imaginaire mère/enfant. Le masochisme de *Jeanne* y trouvera son compte. Les hommes de sa vie seront des *alias* d'objet paternel auprès desquels il ne lui est pas permis d'exister. Trente ans plus tard, elle constate qu'elle a vécu ses relations amoureuses, soit en occupant fantasmatiquement la place de la mère soignante, soit celle de l'enfant immolée. Un dénominateur commun aux deux positions : la souffrance.

Au bord d'une révolte sans cesse avortée, *Jeanne* considère l'analyse comme un autre sacrifice indéfiniment recommencé. Sacrifice d'argent, de temps, d'amour. Elle s'offre en pâture, espérant obtenir par son calvaire la part d'amour qui lui fut refusée jadis. Exposant sa misère, elle me somme de la reconnaître en cette position qui l'exclut du désir et du regard aimant de l'autre.

*Jeanne* a également la nostalgie du père, d'un père adoré mais aussi détesté pour lui avoir préféré une autre femme. En effet, la haine se cache sous un masque de gentillesse et de douceur. L'homme est un ennemi à endormir, à assujettir. Elle trouve dans ses objets d'amour, comme chez le père d'autrefois, une invitation à faire le sacrifice de sa subjectivité et une disposition à l'éliminer à la première occasion. Projection de ses propres désirs ou repérage des indices d'un désir de mort à son endroit? Je ne peux ici que suspendre mon jugement et attendre du transfert qu'il réponde à certaines de mes questions.

Lacan a souligné l'importance des effets inconscients du désir de l'autre – mon semblable mais aussi l'Autre en tant qu'étranger – dans toute relation humaine. On ne peut ni occulter, ni minimiser l'impact de la dialectique intersubjective dans l'histoire du sujet non plus que dans la situation psychanalytique. Les désirs de chacun se croisent et se confrontent, se confondent et parfois, se séparent. En ce domaine, comme sur la question des « emprunts » identificatoires, il est bien difficile pour l'analyste de départager ce qui appartient à l'espace psychique du père ou de la fille, de « distinguer ce qui est hérité d'éléments étrangers et ce qui est une construction bien à soi après-coup ».<sup>1</sup>

Tout sujet est confronté dès l'origine avec les désirs de ses géniteurs, donc, d'un tout autre qui le précède dans le système socio-symbolique pour l'y inclure ou l'en exclure. Quand *Jeanne* et *Iphigénie* dénoncent le désir du père comme désir de mort, c'est « la vérité qui parle » pour reprendre la formule de Lacan. « Je serai et ferai comme il veut et ainsi je serai aimée », disent-elles. Peu importe qu'elles disparaissent!

Je ne peux m'empêcher d'évoquer ici l'image d'une autre héroïne antique, Antigone, fille idéale d'un père incestueux, sœur d'un frère exécuté sur la place publique. C'est pour eux qu'elle donne sa vie. Ici, le désir de mort croise le désir sexuel pour en prendre la relève. En suivant Œdipe en exil, elle se soustrait à tout échange sexuel avec son fiancé et rejette sa propre féminité.

Chez Antigone, le désir de mort croise le désir sexuel pour s'y substituer au nom du respect dû aux lois non écrites des dieux. Malgré l'amour d'Hémon – le fils du roi Créon – elle choisit le tombeau. Ce choix causera le suicide du fiancé abandonné, dans la tragédie de Sophocle. On ne gardera plus d'elle que l'image de la fille ou la sœur dévouée.

En s'enterrant vivante, il me semble qu'Antigone dévoile ce qui dans l'ordre socio-culturel a du mal à se faire reconnaître : la sexualité d'une fille, d'une sœur, d'une mère. Car, c'est aussi sa féminité qu'elle immole sur l'autel des pères. Ne laisse-t-elle pas entendre une plainte bien féminine quand, avant de mourir, elle s'écrie : « (...) je n'aurai pas eu, comme une autre, un mari, des enfants grandissant sous mes yeux »? (Sophocle, 1973, 125) En ce sens, sa mort est aussi un cri nommant un désir que le père -incestueux?- lui interdit.

### **Quand la mère n'existe pas...**

*Dora* aussi est une fille au service du père. Du moins c'est à cette place qu'elle se désigne. Freud remarque le caractère dominant de ce dernier lequel a « conditionné la trame de l'histoire infantile et pathologique de ma cliente ». (Freud, 1973, 10)

Dans le second rêve de ce récit clinique, *Dora* reçoit de sa mère l'annonce de la mort du père. À cette occasion Freud lui rappellera la lettre d'adieu où elle-même annonçait son suicide pour se venger. Freud souligne ici une identification de *Dora* à son père. Comme si, l'analysante le mettait au défi de reconnaître le versant destructeur du père dans sa vie sexuelle.

On peut y lire également l'expression de la déception et de la rage de *Dora*. Que meure ce père incapable de « regarder » sa fille devenant femme! D'ailleurs, il n'est pas indifférent que *Dora* évoque les maladies du père, y compris son impuissance sexuelle. Elle dénonce le fait qu'il se sert d'elle à des fins érotiques, mais elle n'est pas en mesure de nommer le désir de mort du (dans le) père.

Il me semble que ce rêve donne un certain sens à un « sacrifice » auquel jamais elle ne consent. *Dora* se voit comme un pion dans les jeux amoureux du père. Quand elle découvre son rôle de figurante, elle se révolte et exige qu'il rompe avec madame K. Son père ment, dit-elle. Il la trahit. Faute d'être entendue, ses symptômes hystériques le clament haut et fort. D'autre part, la jeune fille ne supportera pas que monsieur K. lui dise que sa femme n'est rien pour lui car cela signifierait qu'elle accepte que sa mère – ou elle-même – ne soit rien pour le père. Ce serait là endosser la négation de sa féminité.

### **Filles d'une mère morte...**

La mort effective de la mère risque d'engendrer chez les « survivantes » des réactions de deuil, voire un syndrome mélancolique. Surtout, cette perte modifie les liens libidinal et identificatoire au père comme ce fut le cas d'*Emily Brontë* (1818-1848) et de Virginia Woolf (1882-1941). La figure du père en sort transformé, humanisé. Il apparaît désormais comme un être souffrant, brisé, dévoilant sa blessure et son propre désir de mort.

La mort de la mère viendra rompre l'envoûtement exercé par le père dévoilant de ce fait la dépendance de la figure paternelle au discours maternel. Emily a perdu

sa mère à l'âge de trois ans. Elle errera sur les landes comme dans un *nulle part*, au gré du vent et de ses fantômes. Après la publication de son chef d'œuvre *Les Hauts de Hurlevent*, elle peut mourir. Elle a à peine trente ans. Le jour de sa mort, elle mènera ses activités quotidiennes comme d'habitude. Comme si elle avait décidé d'ignorer sa fin. De rester seule et silencieuse. Dure Emily! En son agonie, comme en sa vie sans amour charnel, ne communique-t-elle pas avec le deuil interminable du père qui vit désormais en ermite? Pour le pasteur Brontë comme pour ses enfants, il n'y a pas de vie après la mère. Pas d'amour. Emily écrit un jour :

Je suis le seul être dont le destin  
N'enquiert nulle bouche, et que nul œil ne pleurerait;  
Je n'ai jamais suscité une pensée mélancolique  
Un sourire de joie, depuis que je suis née...  
(cité par Le Dantec, 1975, 29).

Chez *Emily Brontë*, s'exprime un tragique féminin qui me semble proche de celui de *Virginia Woolf* (1882-1941). Celle-ci écrit que la mort de sa mère quand elle avait treize ans fut « le plus grand désastre qui put arriver » (1988, 33). La mère et la mort se fondirent en l'image de l'onde qui finira par attirer l'écrivaine irrésistiblement. Car « dans la mort il y a une étreinte » (1990, 209) ajoute-t-elle au terme d'une méditation sur le suicide qui paraît anticiper son suicide ultérieur. Oui, dans la mort, il y a sans doute l'étreinte de la mère.

Si « une femme est toujours fière de son père » (1988, 10) dit Woolf, elle ne le décrit pas moins comme une sorte de tyran domestique. Elle raconte que celui-ci fit régner sur sa famille un égoïsme mêlé de séduction et de violence. Centre de l'attention familiale, son culte est entretenu par sa femme. À la mort de cette dernière, il emplit la maison de sa douleur. C'est un hystérique au dire de *Virginia*. Un homme dépendant qui comme Œdipe s'appuiera sur ses filles pour remplacer l'objet perdu. Il faut le fuir pour survivre.

Le détachement du père paraît dépendre selon l'auteure d'*Orlando* – et c'est probablement vrai pour toute fille – de sa capacité à le déloger de son piédestal et à l'humaniser. Un père mal endeuillé, un père déparé du désir de la mère est sans prestige pour le regard sans complaisance de l'enfant-fille. Et si *Virginia* écrit et pense par elle-même, n'est-ce pas grâce à cette aptitude parfois entomologique à dévoiler les petites choses de l'autre?

*Virginia Woolf* tentera de symboliser par l'écriture cette douleur engendrée par la fréquentation de la mort, mort qui lui est familière comme à toute mélancolique. Celle de sa mère sans doute, mais aussi celle de Stella, la sœur aînée si dévouée, puis celle de Thoby, le frère bien-aimé. L'écriture lui fournira le support d'une double identification : au père, qui fut écrivain, mais aussi, à la mère perdue. Car, si l'écriture la fait « père » d'une œuvre originale et puissante, elle la fait aussi « mère » au sens où elle serait « le seul acte qui puisse vraiment la ressusciter [...] » (Didier, 1981, 245). Créer lui permet d'échapper – du moins pour un temps

– à la mort, à cet engouffrement auquel la convoque un amour dévorant, anéantissant.

Leslie Stephen veut que ses filles le maternent. Pour lui, on cesserait même d'écrire. À 46 ans, Virginia note dans son Journal :

« Il aurait eu aujourd'hui 96 ans, oui, 96; et il aurait pu atteindre cet âge comme tant d'autres; heureusement il n'en fut rien. Sa vie aurait mis fin à la mienne. Que serait-il arrivé? Impossible d'écrire, pas de livres... Inconcevable! » (cité par Nathan, 1966, 18)

Les filles ne peuvent exister à l'ombre du père, pense *Virginia*. Il envahit. Il étouffe par ses exigences. Comme un bébé avide. Derrière la séduction paternelle se dissimulerait la volonté d'emprise et le sadisme. Cette part invisible du père, ou plutôt de son rapport ambivalent au père, Virginia la perçoit et la nomme sans pouvoir s'en délivrer. À la fin, elle retourne dans les eaux primitives, échappant au père, au monde, à la folie.

### ...et désenchantement

Je serais assez d'accord avec Perrier et Granoff quand ils affirment que « le traumatisme est inhérent à la vie de la femme (...) » (Perrier et Granoff, 1979, 62). *Jeanne, Iphigénie, Antigone, Emily* et *Virginia* sont des filles marquées du sceau d'un père mal endeuillé, voire mélancolique.

Ce père habite les hautes sphères des idéaux féminins infantiles. Héros ou dieu, il est irréprochable. Jamais, on ne lui prêterait un désir hostile, encore moins meurtrier envers la fille. Profitant du prestige que lui confère le système socio-symbolique, il a, dans l'imaginaire féminin, tous les droits. C'est un père absolu qui ne veut rien savoir de la castration.

Selon Freud (1939, 1948, 100-101), c'est l'absence de traduction psychique d'un événement pulsionnel ou extérieur faisant effraction dans le moi qui constitue le traumatisme. La rencontre du « père mortifère » n'est traumatique que si elle n'est pas représentée. C'est quand la fille sera en mesure de nommer cette figure inédite du père comme désirant sa mort, qu'elle pourra (s') avouer ses propres désirs de mort et sortir de son orbite. Cette prise de conscience pourrait également favoriser le deuil de l'objet œdipien et la libérer d'un lien masochiste à l'objet paternel. L'avènement psychique de la perte serait nécessaire car elle ouvre la porte à des identifications imaginaire – au sens d'un « devenir comme » – et symbolique – au sens de l'emprunt de certains traits signifiants – à l'objet perdu.

Pour Emily Brontë et Virginia Woolf, la mort de la mère aura été l'événement premier qui conditionna leurs rapports au monde via le père. La quête d'identité devint l'objet d'une quête anxieuse qui suspendit l'accès au désir, à un désir de femme. Elles se détournèrent d'un père lui-même retiré du monde. Comme s'il était devenu inaccessible en tant qu'objet et même sujet de désir.

C'est quand les yeux de la fille se dessillent, quand elle prend conscience des manques du père qu'elle commence à s'identifier à lui, non au sens d'une identification masculine, mais d'un droit à exister, à désirer, comme lui. Dès lors, la destitution/castration du père serait pour la fille un passeport pour le désir, pour la subjectivation féminine. En termes freudiens, l'humanisation de la figure paternelle aura permis le passage du désir narcissique du pénis du père au désir érotique de ce pénis, désir désormais transférable sur d'autres hommes.

La fille aura à choisir une identité parmi ses identifications en privilégiant celles qui s'accordent le mieux à ses désirs réels ou supposés. Comme le remarque Kristeva, *l'identité* est probablement « fictive, [...] toujours plus ou moins problématique, (elle) suppose que le sujet choisit *une* identification et renonce aux autres, qu'il accepte la séparation, une coupure » (1987, 53). S'identifier, c'est aussi s'identifier au manque de l'Autre et par conséquent se diviser. « Je » adviendrait depuis le signifiant du manque de l'Autre, ici, le « père perdu ».

En perdant le père idéal, le père du fantasme œdipien, c'est son enfance que la fille abandonne, mais aussi un statut narcissique. L'« humanisation » paternelle se joue en différentes versions : pères déprimé, blessé, amoureux, infidèle, mortel enfin. Ce processus pourrait conditionner le renoncement au phallus en faveur d'un homme porteur de pénis désirable et désirant. Libérée d'un rapport fusionnel au père, refusant désormais le sacrifice de sa subjectivité et ultimement de sa propre vie, la fille, la femme, pourra passer d'un stade illusoire d'auto-suffisance narcissique à celui de sujet sexué et désirant.

La résolution du complexe d'Œdipe féminin pourrait également passer par la reconnaissance des pulsions destructrices du père -au moins de la possibilité qu'elles existent- en contrepoint de celles de la fille. Ainsi, ce n'est pas tant l'existence du désir de mort qui ferait problème dans la relation père/fille mais sa symbolisation dans l'expérience œdipienne et ultérieurement dans le transfert. Car l'analyste, souvent subjugué par l'influence « des mères » dans le destin des filles, risque d'en oublier celle « des pères ».

---

## Notes

1. Jacques Mauger, Communication personnelle..

---

## Bibliographie

- Brontë, E., 1975, *Les Hauts de Hurlevent (Wuthering Heights)*, Payot, Paris.
- Cournut-Janin, M., 1989, L'adolescence de la fille : Une crise à trois, *Le Père*, Denoël/L'Espace analytique, Paris, 117-124.
- Didier, B., 1981, *L'écriture-Femme*, PUF, Paris.
- Euripide, 1962, Iphigénie à Aulis, in *Tragédies complètes II*, Gallimard/Folio, Paris, 1279-1364.



- Freud, S., 1896, Nouvelles remarques sur les psychonévroses de transfert, *Névroses, psychoses et perversions*, 1978, P.U.F., Paris.
- Freud, S., 1905, Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora), *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 1973, 1-91
- Freud, S., 1939, *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948.
- Freud, S., 1923, La disparition du complexe d'Œdipe, *La Vie sexuelle*, PUF, Paris, 1973, 117-122.
- Freud, S., 1932, La féminité, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, Paris, 1978, 147-178.
- Juranville, A., 1993, *La Femme et la mélancolie*, PUF, Paris.
- Kristeva, J., 1987 Le réel de l'identification, *Les identifications*, Coll. Denoël/L'espace analytique, Paris, 49-63.
- Le Dantec, D., 1995, *Emily Brontë*, L'Archipel, Montréal.
- Nathan, M., 1966, *Virginia Woolf par elle-même*, Seuil/Écrivains de toujours, Paris.
- Nasio, J.D., 1984, Le concept d'objet a, *Cinq Leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Rivages/Psychanalyse, Paris, 115-158.
- Perrier, F., Granoff, W., 1979, Le complexe d'Œdipe, *Le Désir et le féminin*, Aubier/Montaigne, Paris, 45-64.
- Sophocle, 1962, Antigone, *Tragédies*, Folio/Gallimard, Paris, 89-140.
- Woolf, V., 1988, *Instants de vie*, Biblio/Stock, Paris.
- Woolf, V. 1990, *Madame Dalloway*, Biblio/Stock, Paris.